

I

EST-IL BON DE PERPÉTUER l'amitié éternelle entre le silence et la mort ? Les silences d'autrefois s'en sont allés. Évanouis dans les vacarmes multiples et divers de la place al-Hadim à Meknès. Place de la Ruine. Antichambre de la cité. Lieu de brassage de toutes sortes de marchandises mais aussi de paroles ; d'imagination ; de légendes. Les êtres saluent leur entrée dans la ville en traversant cette place publique.

« Place al-Hadim. Littéralement place de la Ruine.

– Peut-être est-ce un signe, me dit Ilyas. L'avènement de toute place publique nécessite sans doute l'effondrement, réel ou légendaire, d'un bâtiment, d'une idée ou d'un principe. Symboliquement du moins... À Marrakech la place Jemaa-el-Fna n'est-elle pas celle de la “ mosquée de l'anéantissement ” ?

– Je te trouve bien nihiliste mon ami ! lui dis-je.

– Pas le moins du monde. C'est sans doute une manière de nous rappeler que la mort rôde toujours aux abords des villes chargées d'histoire. Une certaine sagesse qui nous oblige à interioriser le temps et ses vicissitudes.

– Il est vrai que lire cela sur les murs d’une cité est passionnant. C’est l’intérêt des grandes architectures traditionnelles ; elles sont toujours liées à des principes de vie ! Aujourd’hui des dizaines de voitures sont stationnées là et veillent à dissiper la possibilité d’un tel déchiffrement. Une masse informe de tôles clinquantes ou déglinguées gît sans vergogne au pied de l’une des plus belles portes de l’architecture islamique : Bâb Mansour al-Alj. Tu te rends compte ? »

Auguste et majestueuse, elle semble non pas appartenir à un autre temps mais à un temps où la puissance d’une esthétique parfaite finit par fraterniser avec celle, mystérieuse, de l’éternité. Elle trône avec indifférence sur ce siècle frénétique. Les échoppes qui jadis bordaient la place, comme la rime achève un vers juste et équilibré, ne sont plus que de vulgaires trous, sombres et décatis. L’horizon saturé de chaleur diffuse sur la ville une poussière grise. En se déposant sur les passants hagards, elle paraît les envelopper d’un voile qui les dessaisit d’une part de leur réalité mais aussi de leur vigilance. La place publique à l’orée de la cité intra-muros est le lieu même où la parole se fait libre et s’arroge le droit de défier le temps. L’édification des murailles préserve les habitants et les siècles. Le XVIII^e siècle semble réclamer encore sa part d’histoire cependant que le XXI^e siècle, ivre de bruit, mord déjà à pleines dents sa part d’arrogance. Tournant le dos à l’une de ces tristes échoppes, spécialisées dans les nattes

de jonc, je vois un vieil homme, les bras au ciel et s’apprêtant à parler. Quelques cheveux blancs s’échappent d’un turban blanc lui aussi.

Un chapelet d’ébène enserre un poignet d’une maigreur d’ascète. Il entame la basmalla :

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. C’est à Lui que nous demandons secours, il n’est d’hostilité qu’envers les injustes et de force qu’en Dieu le Très Haut, le Très Grand ! Louanges à Celui qui fit descendre le livre clair sur notre seigneur Mohammed, le guide des envoyés, le maître des Prophètes ! Que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur sa famille, ses compagnons et tous les prophètes ! Gloire à Celui qui a fait de l’histoire des anciens un exemple pour les contemporains !

Fascinée par sa présence si surprenante au milieu d’un tel chaos, je m’arrête et invite les amis qui m’accompagnent à entrer dans le cercle du conteur. Je profitais de ce que nous revenions du festival des Musiques sacrées de Fès pour leur faire découvrir la ville de Meknès que l’on ne visite plus guère aujourd’hui et qui, dans ma tête, se confond avec l’histoire du roi Moulay Ismaïl. Notre présence à ce festival cette année était d’autant plus motivée que Nathalie, une ancienne amie de France, y avait chanté des laudes du temps de Saint François d’Assise. D’autres amis, que nous connaissions depuis l’époque de nos études à Paris, étaient du voyage, ainsi

qu'Ilyas, l'oncle de Hiba, un soufi autrefois grand spécialiste de philosophie arabe et islamique. En fait le souvenir de ces années de vie estudiantine nous liait davantage que de réelles affinités. Nous nous voyions cependant assez régulièrement à Casablanca car les rouages sociaux étaient à ce point disloqués qu'il n'était guère nécessaire de se comprendre ni encore moins de s'entendre pour se fréquenter. Des liens s'étaient ainsi tissés dont le centre était Hiba, professeur d'anglais à l'université Mohammed V qui, avec son mari Zakaria, avait pris l'habitude d'organiser régulièrement des dîners quelquefois très mondains à Casablanca, où se retrouvait bien souvent toute l'élite financière mais aussi intellectuelle. Le D^r Jalil, qui nous accompagnait également, était un cardiologue de renom à l'hôpital Ibn Rochd. Grâce à son amitié avec Hiba, il était naturellement devenu le médecin de sa mère qui souffrait depuis très longtemps de problèmes coronariens. Yasmina, sa femme, journaliste de formation, avait créé une agence de communication et de publicité et travaillait beaucoup pour la grande banque dont Zakaria était le président-directeur général. Quant à moi, après des études d'histoire de l'art, je m'étais peu à peu orientée vers l'histoire du Maroc. Nathalie, somptueuse mezzo-soprano, qui avait eu autrefois des relations amoureuses avec Ilyas, était aussi du voyage. Une fréquentation régulière et passionnée du grand répertoire de la musique religieuse chrétienne l'avait confirmée dans sa

foi et cela avait contribué à les éloigner l'un de l'autre. Ilyas s'était marié et avait eu deux enfants mais une complicité réelle continuait de les lier.

Je réussis, sans grande difficulté je l'avoue, à les convaincre de prendre le temps d'écouter ce vieux conteur, ne serait-ce qu'un instant. Nous nous joignîmes au cercle déjà constitué autour de lui. Son regard presque aveugle me fit d'abord penser à un célèbre conteur de la place Jemaa-el-Fna, Belfaïda, mort depuis si longtemps maintenant. Mais peu à peu cette image fut chassée par celle du gyrovague d'Ibn el-Khatib dans *Bourgs et Cités d'Al-Andalus et du Maroc*, dont je reconnus les paroles :

*Paix et salut sur ce bas monde.
 Nous en avons appréhendé nos dus
 Chevauché les dangers et traversé les contrées.
 Cénacles et assemblées avons animé et
 Des parures du temps, vieilles et neuves, nous sommes vêtus.
 J'ai percé mystères et secrets et
 Comme Salomon djinns et démons ai vaincus.
 D'Inde et de Chine, je recueillis les bijoux de la raison
 Tandis qu'en Constantinople je parachevai le livre des Latins
 J'ai vu et piétiné les péripatéticiens,
 L'abîme des esprits, les astres du Waq-Wâq,
 De Koufa et de Bassora.
 Du Tigre et de l'Euphrate, le fidèle je fus et d'eux*